

## XYZ. La revue de la nouvelle

### La cellule

Éric Dejaeger



Numéro 80, hiver 2004

Quand on aime...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3383ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dejaeger, É. (2004). La cellule. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (80), 87–90.

### La cellule

Éric Dejaeger

**D**errière moi, la porte se referma avec un bruit à la fois sourd et métallique. La clé fit jouer l'énorme mécanisme de fermeture. Le judas s'ouvrit avec un murmure de charnières bien huilées.

— Bon séjour!

Dans mon dos, le petit rectangle de métal revint silencieusement à sa place, un léger clic, puis plus rien.

Devant moi, une pièce rectangulaire, environ trois mètres de large sur quatre de long. Au mur du fond, une fenêtre à croisillons de béton garnis de blocs translucides dont un seul, percé de trous, laissait un semblant de passage à l'air. De part et d'autre de la « fenêtre », plaquées contre les murs, des couchettes superposées. Au milieu, une petite table et quatre tabourets fixés au sol. À gauche de la porte, une cuvette de W.-C. dans un état douteux. Pas de planche. Pas de papier. Pas à première vue. À droite, un petit évier crasseux.

Assis à la table, un homme. Installés sur les deux couchettes du haut, deux autres. Aucun des trois n'avait relevé la tête ni ne faisait attention à moi. Le type assis à la table portait le pantalon réglementaire et une chemisette blanche défraîchie. Son crâne était complètement rasé et son oreille visible — la gauche — s'ornait de plusieurs anneaux. Ses bras étaient couverts de tatouages pas trop réussis dont un immanquable MORT AUX MATONS grossièrement tracé. Il faisait une patience avec des cartes grasses. En haut à gauche, un type grassouillet, vêtu en tout et pour tout d'un caleçon bleu, lisait un S.A.S. La plante de ses pieds n'était pas un exemple de propreté. Son visage m'était totalement masqué par son livre. De l'autre côté, un petit gars était assis, jambes ballantes. Il

portait également le pantalon réglementaire. Son torse était tout en muscles, sans la moindre parcelle de graisse. Ses cheveux longs, tirés en arrière, étaient rassemblés en une queue de cheval. Il se nettoyait méticuleusement les ongles avec un cure-dent. La pièce sentait l'air vicié, un mélange de pieds sales, de transpiration, de mauvais pets, d'urine. Près des W.-C., trois photos de femmes nues n'arrivaient pas à donner à l'endroit une impression de paradis terrestre. C'était ce que j'avais voulu. Et obtenu.

— Salut!

Pas de réponse.

— D'accord pour faire le quatrième à la belote!

Pas plus de réponse. Je fis trois pas et déposai mon léger paquetage sur le lit de gauche, en face de Chauve.

— Ça, c'est mon pieu.

Enfin une réplique! Chauve n'était pas muet! Je repris mes affaires et les déposai sur l'autre lit inoccupé.

— Ça, c'est le mien, dit Torse-Nu sans cesser son grand nettoyage.

— Et celui-ci, c'est le mien, ajouta bêtement Grassouillet en abaissant son bouquin.

Il avait le cheveu rare et le visage bouffi. La peau trop rose et les yeux porcins. Vraiment typé. Il se replongea dans sa littérature de cellule.

— Si je comprends bien... dis-je en levant les yeux vers Torse-Nu.

— Nan, tu piges que dalle! Ici, c'est la chambre d'amis, dit-il sans m'accorder un regard.

— Et je dors où, moi, alors?

— Par terre! ricana Chauve et il ponctua ses paroles par un jet de glaviot qui manqua la cuvette de dix bons centimètres.

— OK, c'est bon, on va pas s'énerver pour si peu.

Je repris mes maigres biens, contournai la table et m'assis par terre, le dos contre le mur du fond, mon sac me servant d'accoudoir. Le directeur m'avait promis qu'ils ne sauraient rien de ma situation. Malgré cela, comme entrée en matière, ce n'était pas le pied.

Puisque mes compagnons n'étaient pas à parler pour le moment, je décidai de me taire également. Pour ce qui était de prendre patience, j'étais au top-niveau. J'allongeai les jambes en prenant bien soin de ne pas effleurer les pieds de Chauve. Je fermai les yeux et demeurai immobile. La situation ne pouvait que s'améliorer. On m'avait pris ma montre et, pour me rendre compte de l'écoulement du temps, je me mis à compter mentalement les secondes. La cellule baignait dans le calme complet. Comme seuls bruits perceptibles, j'avais le choix entre les cartes de Chauve et les pages tournées de Grassouillet. Torse-Nu aurait aussi bien pu ne pas être là. Une mouche aurait pété que j'aurais pris ça pour un éternuement. Je comptais. Sans le moindre mouvement. J'en étais dans les deux mille cent lorsque...

Quand je rouvris les yeux, les trois autres étaient attablés et mangeaient tranquillement leur souper. Je pus à peine esquiver le mouvement de me lever que mon plateau, poussé violemment par Grassouillet, m'atterrissait sur la poitrine, son contenu se renversant sur ma chemise et mon pantalon. Heureusement que mon souper avait eu le temps de refroidir. J'avais voulu goûter à l'enfer et j'étais en plein dedans.

Je ne dis rien, repris ma position première, remis dans le plateau ce qui ne s'était pas répandu par terre et mangeai tranquillement avec les doigts. Je crevais de faim. Quant à Grassouillet, s'il cherchait la bagarre, c'était raté. Question patience, j'étais au top-niveau.

Une fois partiellement rassasié, je récupérai un maximum de ce qui jonchait le sol en béton brut et déposai doucement le plateau sur la table. J'enlevai ma chemise et m'en servis comme d'une serpillière pour nettoyer par terre. Je la roulai en boule et l'enfonçai dans mon sac.

Les plateaux repartirent par le guichet de la porte. Chacun retourna à ses activités : Grassouillet à son livre, Chauve à ses cartes et Torse-Nu à ses pensées. J'avais repris ma position première. Faute de pouvoir me lancer pour l'instant dans une autre activité, je me remis à compter les secondes...

4728... 4729... 4730... 4731...

— *Time!* dit Grassouillet en refermant son livre.

Chauve rangea ses cartes, Torse-Nu ses pensées et ils s'installèrent sur leurs couchettes respectives. Quelques instants plus tard, sans prévenir, le plafonnier s'éteignit. Dans l'obscurité la plus complète, je cherchai la position la moins inconfortable pour me préparer à cette nuit qui s'annonçait pénible. Le judas s'ouvrit et un mince pinceau lumineux balaya la cellule pendant quelques secondes avant de disparaître. Que je dormis par terre ne semblait pas tracasser le gardien. Vu ma situation, le directeur avait dû lui dire de ne pas s'occuper de moi.

Noir d'encre. Silence total à part l'un ou l'autre grincement de sommier. Je ne les entendis pas arriver. Ils me tombèrent dessus sans que je puisse réagir. On m'enfonça dans la bouche ce qui devait être une paire de chaussettes sales. On me mit debout. On abaissa mon pantalon et mon slip. On me coucha sur la table en m'y maintenant solidement. Puis il y eut, au niveau de l'anus, cette sensation terriblement désagréable.

J'avais voulu passer quelques jours en prison afin de me documenter pour l'écriture d'un roman. Je devrais probablement inventer les dialogues, mais je ne manquerais pas de matière... Patience!

### Numéros à venir

Vous avez encore le temps de nous faire parvenir des nouvelles pour les numéros à venir. La date de tombée pour « Listes » est fixée au 1<sup>er</sup> juin 2005 et celle pour « Nouvelles du sport » est fixée au 1<sup>er</sup> septembre 2005.

Veuillez mentionner sur l'enveloppe le thème pour lequel vous soumettez votre nouvelle.

Vous pouvez soumettre une nouvelle libre de thème en tout temps.